

**TREIZE NOUVELLES, QUASI TREIZE
VARIATIONS SUR LE THÈME
« UN HOMME, UNE FEMME »**

*De Françoise Pirart, nous
avons lu la Nuit de
Sala, un excellent roman
paru chez Arléa, à Paris
(ô fantasme des auteurs
belges !), en 2006. Et nous
l'attendions avec curiosité
dans le registre de la
nouvelle. Nous découvrons
une suite de récits où
la psychologie domine,
quoique arc-boutée aux
délices de l'action et du
suspense, autant de rondes
endiablées autour du
Destin, du Sens, du Choix.*

Dans la première nouvelle, qui donne son titre au recueil, un héros des médias se confie à la plume. Se confesse. Ne supportant guère son statut. Qu'il estime usurpé. On a fait de lui une star, du jour au lendemain, parce qu'il a plongé pour sauver un enfant de la noyade et cela... sans savoir nager. Or, avant l'acte fondateur de son *iconisation*, ce quadragénaire n'était qu'« une larve », un loser vivant en marge de la vie, des partages, des rencontres. Le style vieux célibataire avachi oublié au fond d'un village, vivant par procuration en passant de temps à autre la tête d'entre les jupes de sa mère. Un profil à la Norman Bates, le héros de *Psychose*? De fait, un suspense de micro-thriller se met en place quand il remarque une jeune fille dans une taverne, l'observe à la dérobée, la suit à sa sortie... Des allusions, comme des flash-forward en indices de drames à venir... Elle enfourche sa bicyclette, il monte dans sa voiture. La tension grimpe : « J'avais perdu toute notion des distances et des lieux. Il n'y avait plus que moi, désespéré par ma vaine poursuite d'une robe flottant au vent ; moi, trop lâche pour me tuer, trop fatigué pour vivre encore. Je roulais très vite, trop sans doute pour cette route en lacets qui m'était inconnue. Les platanes avaient disparu pour laisser place à des fossés longeant les champs, une maison isolée,

un bois dans lequel je m'enfonçais maintenant, puis de nouveau des prairies, des étendues marécageuses où poussaient de hautes cannes. » On croit deviner la suite. Pourtant...

Quelques pages et l'histoire, déjà, est derrière nous. Mais elle nous laisse un sentiment étrange. Et nous incite à une pause méditative. À une respiration. Au premier degré, l'écriture est simple mais efficace, un modèle d'équilibre entre le plaisir des mots et celui de nous mener au cœur d'une atmosphère. La narration est fluide, enlevée. L'intrigue paraît assez classique.

Au second degré, on perçoit un parfum vénéneux, un chapelet de discordances par rapport à la trame entraperçue ou à l'idée qu'on pourrait se faire du narrateur. Ainsi, par-delà les deux épisodes qui nous sont narrés (le sauvetage et la poursuite), un troisième montre le bout de sa queue, un récit en creux, tirant vers l'horreur, qui s'insinue au sein des phrases, à la limite du subliminal. Mais la répulsion qui devrait nous séparer du narrateur est brouillée par la manière dont il se décrit. A contrario. Ne diminue-t-il pas trop les mérites de son sauvetage ? N'est-il pas capable d'un retour lucide sur ses actes ? Et même d'un contrôle moral ? Hélas intermittent.

Dans « Peau de sable », un homme est plongé dans l'admiration d'une femme de rêve, qu'il décrit méticuleusement. Jusqu'à ce qu'on bute sur les yeux. D'un bleu inexpressif. Qui dément toute sensualité. La discordance, d'un coup, arrête. Et on lit ensuite, ou on relit même, avec une nouvelle perspective. On découvre une tête chauve. Curieux. Une bouche entrouverte qui n'exprime rien. Soit. Puis : « Il voudrait la toucher mais il ne peut pas. Et les bras de la femme — ou plutôt son absence de bras, car ils sont coupés aux épaules — la lui rendent encore plus désirable ». Qu'est-ce à dire ? On glisse d'une réalité (ou de son appréhension) à une autre. Pour être à nouveau surpris par la fausse fin du récit. Qui nous offre l'impression qu'on a lu un préambule, qu'un roman terrifiant se met en marche. Peut-être. Sans doute.

La troisième nouvelle, « Une femme parfaite », est très émouvante. Un homme et une femme. Ensemble depuis des années. La routine. Elle l'aime, ne conçoit pas sa vie sans lui et lui pardonne ses infidélités. Lui culpabilise mais ressent des bouffées d'*ailleurs*, il sent qu'il passe à côté de sa vie. Voilà qu'il rencontre Sofia, une violoniste polonaise qui sillonne l'Europe de concert en concert. Une femme différente. Si différente. Pas d'aventure d'un soir entre eux. Un effleurement de la main, de la joue. Des discussions à la sauvette dans des cafés. Des escapades pour... l'écouter. L'amour, le Grand Amour tend les bras à ces deux-là. Mais. Comment avouer à l'épouse ? Cette épouse qui, le

voyant malheureux, redouble d'attentions... Et d'attention ? Cette épouse si parfaite. Trop parfaite ?

Dans « Tête à tête », une jeune femme s'installe dans le compartiment d'un train. Un homme, aussitôt, s'assied en face d'elle et se met à l'observer via les reflets de la vitre. Un homme aux « mains grandes et larges » posées sur les cuisses. « Elle n'aurait jamais dû s'asseoir là. » Car elle a noté le manège de l'individu, qui l'a suivie à travers la grande salle de la gare jusqu'au quai, au wagon. Or, quoique alertée, effrayée, n'a-t-elle pas choisi un compartiment désert ? Alors qu'il lui faut trente minutes pour atteindre l'endroit où elle descendra. Mais descendra-t-elle ? Le voudra-t-elle, le pourra-t-elle ? Le train s'engouffre dans la nuit profonde comme s'il dévalait les abîmes de l'âme. Vers l'enfer ?

La quatrième nouvelle nous présente un couple. David et Anna. Ils sont ensemble depuis quatorze ans. Et toujours heureux de leur vie commune, ils s'aiment. Seulement. David doit partir pour un séminaire de quatre jours. La veille, ils ont passé la nuit avec un couple d'amis, fait la fête et bu un peu trop. Anna du moins, qui s'est levée la tête lourde, l'esprit brouillé. Et voilà qu'elle tombe par hasard, en rangeant, sur un livre de poésie, *À la source des passions*, auréolé d'une énigmatique dédicace : « À David, pour qu'il n'oublie pas... ». Et la jeune femme d'échafauder, d'un coup, les pires scénarios, de revisiter sa vie, de s'emballer. Or, David, revient brusquement, son séminaire a été annulé et il en paraît ravi. Anna s'est-elle fait des idées fausses ? Mais n'est-il pas trop tard pour arrêter le quadrigue furieux du ressentiment ?

Et ainsi de suite. Ne déflorons pas plus avant le suspens de ces petites mécaniques si bien huilées. En insistant sur la qualité globale du recueil, sa compacité. Car il ne s'agit pas ici, comme trop souvent, d'un assemblage de textes disparates. Non, tous tournent autour de rencontres hommes/femmes, tous se focalisent sur ces moments de basculement que nous présente la vie, tous plongent dans l'abysse des forces obscures qui nous innervent hélas, chacun et chacune. Certes, parmi les personnages, certains sont plus monstrueux que d'autres. Mais. La plupart sont tout simplement humains. Ballotés par les pulsions intérieures mais aussi par le cours hasardeux des circonstances.

Il est difficile de rendre compte du secret *Pirart*. Car il faut revenir sur ce second degré évoqué au début de l'article. Chaque récit possède cette richesse-là. Oui, derrière, une histoire courte qui se lit aisément, avec plaisir, il y a la nécessité d'une attention soutenue. La perception d'une subtilité. Qui est dévolue à peu d'auteurs. Une finesse qu'on retrouve dans les psychologies

comme dans la construction narrative. Et qui tient de l'arrière-goût (positivement, comme une deuxième vague de sensations), de la remise en question. On peut ainsi déceler la fin véritable d'une histoire ou sa clé bien avant l'épilogue. Au gré de quelques mots jetés ici ou là et qui confèrent une autre couleur, voire une autre orientation à la conclusion apparente. Il y a aussi ces romans en creux, créés par un art consommé de l'allusion, mais qui resteront en filigrane de nos nouvelles. C'est un peu comme le voyage et la destination. Les sages nous assènent que le premier prime sur le second, que celui-ci nous construit quand l'autre, au fond, débouche sur le vide qui suit la satiété. Françoise Pirart l'a compris, et, si elle nous narre quelques aventures, elle rapporte surtout les paroles, les réflexions, les petits gestes situés en marge des grands événements de nos vies mais qui nous y ont précipités.

Magistral. Et on regrettera que l'auteure, du haut de ses douze livres, ne soit pas plus connue du grand public. Ou de nos principaux médias. Mais n'est-ce pas le cas d'autres *pointures* de nos lettres ? Avez-vous souvent entendu parler de la formidable Gudule, que l'on assimile à un écrivain pour la jeunesse (à succès) quand elle est surtout la reine de la littérature fantastique francophone ? Ou de Rossano Rosi, dont le brillant *De gré de force* n'avait obtenu qu'une seule critique avant d'obtenir le prix Indications du jeune critique en 2006 ?

Philippe Remy-Wilkin

FRANÇOISE PIRART
UN ACTE DE FAIBLESSE
Avin, Luce Wilquin, 2010
148 pages



Françoise Pirart
Un acte de faiblesse

ÉDITIONS LUCE WILQUIN